LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

PREMIÈRE PARTIE

LE TESTAMENT DU COMTE D'AREYNES

—Un peu mieux. Aussi bien que possible dans un pareil moment. . . .

—Et son enfant ?

—Il va très bien. . . . et à ce propos, monsieur Launay, dit Gilbert en s'adressant au mari, si demain les choses marchent comme nous l'espérons tous et si par conséquent les rues sont redevenues libres, je vous demanderai de me rendre un service. . . .

—Lequel donc, monsieur Rollin ?

Celui de m'accompagner à la mairie de l'arrondissement pour déclarer la naissance de mon enfant. . . .

—Mais comment donc ! avec le plus grand plaisir ! entièrement à votre disposition, mon voisin. . . .

—Merci de tout mon cœur, monsieur Launay. . . . et cette nuit, dormez tranquille. . . . Allez, c'est la fin !

—C'est bien heureux, et ce n'est pas trop tôt !. . . .

Gilbert passa.

Comme on le voit, il prévoyait tout.

Les portes entre-bâillées se refermèrent et chacun, ravivé par les bonnes nouvelles que venait d'apporter le mari d'Henriette, se sentit plus calme et se promit de passer une nuit moins tourmentée, moins peuplée des angoisses et des cauchemars de la terreur que les précédentes.

Gilbert rentra dans la cave où sa femme gisait à demi morte.

Au moment du départ de son mari la pauvre enfant, on s'en souvient peut-être, était en proie à un effroyable délire.

A ce délire avait succédé une prostration complète, un état comateux donnant à ce jeune corps, brisé par les douleurs, l'apparence d'un corps privé de vie.

Dans le premier moment, Gilbert eut peur.

Il se pencha vivement vers Henriette et lui prit les mains, s'attendant presque à les trouver glacées.

Elles étaient brûlantes.

Donc Henriette était vivante, et la fièvre calcinait toujours son sang dans ses veines.

Elle n'eut point conscience du retour de son mari et de sa présence auprès d'elle.

Gilbert remit de l'huile dans la veilleuse de la théière, et du pétrole dans la petite lampe qui brûlait nuit et jour.

Ceci fait, il remonta lentement, en étouffant le bruit de ses pas, jusqu'au couloir de la maison, et il attendit avec une anxiété poignante le retour de l'ex-capitaine de fédérés, son complice.

Immobilisé auprès de la porte de la rue, à peine entre-bâillée, il prêtait l'oreille aux bruits du dehors.

Les insurgés fuyaient, il le devina à l'allure désordonnée de leur course qu'éperonnait la peur.

Puis il reconnut la marche cadencée et régulière des troupes de Versailles.

De temps en temps éclataient des coups de feu isolés.

Le temps passait.

Une sueur froide mouillait les tempes de Gilbert.

Servais Duplat n'arrivait pas.

Arriverait-il ?

Avait-il réussi ?

Pourrait-il passer ?

Une balle versaillaise ou communarde ne l'arrêterait-elle point en route ?

Gilbert prêtait toujours l'oreille.

Il entendait des interpellations brutales et les réponses tremblantes des gens suspects qu'on interrogeait sommairement.

—Halte-là !

—Où allez-vous à cette heure ?

—Que faites-ici ?

—Allons, passez, et dépêchez-vous !

—Au poste !

—Au mur !

Et des détonations, des cris sourds, des bruits de corps s'abattant sur le pavé. . . .

Les repréailles !!

Après cela de longs silences que rompaient par instants des décharges lointaines, et la voix basse des canons.

Puis un calme complet succéda à ces bruits sinistres.

Vainqueurs et vaincus s'étaient éloignés.

Tout à coup Gilbert tressaillit.

Un pas de course, ou pour mieux dire un véritable galop, claquait dans la boue.

Il entr'ouvrit un peu plus la porte derrière laquelle il se tenait en observation.

Le galop s'arrêta net en face de cette porte.

Gilbert ouvrit tout à fait.

Il vit un homme chargé d'un berceau dont l'osier blanc se détachait sur les ténèbres, et du premier coup d'œil il reconnut son complice.

—Je suis là. . . . dit-il vivement à voix basse, entrez et ne faites pas de bruit. . . . Étouffez le bruit de vos pas. . . . il y a des gens aux aguets tout près de nous. . . . il ne faut pas qu'ils vous entendent. . . .

Servais Duplat franchit le seuil, portant la bercelette dans laquelle reposaient les jumelles de Jeanne Rivat.

Rollin ferma la porte derrière lui avec des précautions infinies, puis il ajouta toujours à voix basse :

—Attendez !

A tâtons il se dirigea vers l'escalier des caves, sur les premières marches duquel il avait placé sa lumière.

Il éclaira Duplat qui, docile à ses recommandations, le suivait sans mot dire en marchant sur la pointe des pieds.

La descente jusqu'au deuxième sous-sol s'effectua lentement.

On pénétra enfin dans la cave où Gilbert avait élu domicile.

Henriette, toujours plongée dans un engourdissement quasi léthargique, ne voyait rien, n'entendait rien.

L'ex-capitaine de fédérés déposa le berceau sur le sol.

Ouf ! fit-il, en essuyant son front ruisselant de sueur, ça n'a pas été sans peine ! Je peux me vanter d'avoir bien gagné mon argent.

Gilbert s'était vivement penché vers le berceau en s'éclairant avec la bougie.

Pendant le trajet accompli par Servais, la couverture et les langes qui recouvraient les jumelles étaient remontés sur leurs visages.

Le mari d'Henriette tira doucement à lui langes et couverture.

Deux petites figures pâlottes lui apparurent alors, les yeux clos, placées l'une à côté de l'autre sur l'oreiller.

—Deux enfants !! il y a deux enfants !! murmura-t-il en se relevant avec stupeur.

—Pas possible ! répliqua Servais.

—Regardez !

Le gremlin se pencha à son tour vers le berceau.

—Ah ! tonnerre de tonnerre ! fit-il ensuite, c'est que c'est vrai !. . . .

La citoyenne avait deux polichinelles dans le berceau !. . . .

—Ce sont deux filles. . . . dit Gilbert au bout d'un instant. Que faire ?

—Eh bien, mais, il faut les prendre toutes les deux. . . .

—Vous êtes fou !

—On ne peut pas en supprimer une, cependant !. . . . Qu'est-ce que ça vous fait de les garder ? Abondance de biens ne nuit pas !

—Ça pourrait amener le comte d'Areynes à modifier les clauses de son testament. Il faudrait partager la fortune. Je ne sais pas, moi, mais il me paraît certain que ça donnerait lieu à des complications désastreuses pour mes intérêts !. . . . Prendre ces deux filles, non !. . . . Ça ne se peut ! il faut trouver un moyen. . . .

—Parbleu ! il est bien simple, le moyen. . . .

—Vous l'avez ?

—Oui.

—Quel est-il ?

—J'irai tout bêtement à la mairie du onzième. Je raconterai que j'ai cueilli une bobécharde dans une maison incendiée. . . . Que je l'ai sauvée des flammes au péril de ma vie. J'inventerai une petite histoire qui me fera peut-être un jour donner le prix Monthyon. . . . Soyez paisible !! J'ai mon truc ! Personne ne viendra me démentir. . . .

—En êtes-vous sûr ?

—Et pour de bonnes raisons. . . . la maison que j'habitais n'est plus, à l'heure qu'il est, qu'un tas de décombres. . . .